AMOUR ET LARMES

IV

LE JOUR DES NOCES

—Silence !...dit le prêtre effrayé : Malheureuse enfant, si quelqu'un vous entendait...

Oui, quelqu'un avait entendu. La pauvre femme si malencontreusement arrêtée à la porte de la serre reçut ce coup affreux mais ne poussa pas un cri. Elle leva vers Dieu ses yeux qui semblaient en même temps pleurer et prier, et, se traînant comme un blanc fantôme le long des arbres verts, elle gagna le petit oratoire où, chaque jour, elle venait bénir et remercier Dieu.

Dans la serre le prêtre avait repris la parole :

— Vous avez eu une éducation chrétienne, Marie, elle doit être votre appui aujourd'hui. D'ailleurs, ma chère enfant, le degré de parenté, qui vous lie à M. Amédée, exige impérieusement que vous brisiez les sentiments que vous avez nourris à son égard, et que vous perdiez la mémoire d'un passé désastreux.

— Si vous saviez... comme la plaie est profonde ! dit Marie-Sophie un peu plus calme.

Le prêtre attendait.

Ah ! pauvre femme ! on le voyait bien sur son visage ; toutes les douleurs y avaient creusé leur passage.

Il se faisait dans l'âme de Marie-Sophie un violent combat. La contrainte dans laquelle elle avait tenu ses sentiments depuis quelques semaines, demandait à faire explosion. Elle sentait le besoin de dire les déchirements de son cœur, puis elle était retenue par cette crainte de la douleur qui rougit de mettre ses plaies à nu.

— Parlez, dit le prêtre, vous êtes avec un véritable ami, un père.

Elle succomba au besoin d'être plainte et consolée.

— Si je ne vous ouvre pas mon cœur, ce n'est pas la crainte qui me retient, répondit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait d'affermir. Il me semble seulement que si je touche au mal que je ressens, la douleur va être si aiguë que je vais me mettre à pousser des cris sauvages. Voila trois semaines que je travaille à paraître calme, pendant qu'intérieurement je n'ai pas un seul instant cessé de gémir et de crier. Depuis un an, tout ce que j'avais au cœur de jeune et de